

Jacques ELLUL
JE SUIS SINCERE AVEC MOI-MÊME
Et autres lieux communs
Folio Sagesse, Paris, 2013

Ce n'est là que l'édition de six des lieux communs (pour 2€) parmi les trente quatre (pour 8,70€) publiés en 1966¹. Une sélection qui peut bien sûr être discutée. On peut regretter l'absence de la préface musclée de l'édition complète et de certains textes qui ont encore toute leur actualité. On est loin du millier de courtes définitions du *Dictionnaire des idées reçues* de Gustave FLAUBERT, clichés collectés à partir de 1850 et publiés en 19013, ou même des cent quatre-vingt trois *lieux communs* recensés dans son *Exégèse* par Léon BLOY en 1901. Autant d'idées toutes faites qui représentaient la pensée bourgeoise de leur époque. Bon nombre des poncifs épinglés par BLOY sont devenus adages ou proverbes aujourd'hui comme « *le mieux est l'ennemi du bien* », « *les affaires sont les affaires* », « *on ne peut pas tout avoir* » ou « *tous les goûts sont dans la nature* »...

Les textes de Jacques ELLUL sont différents puisque chaque époque secrète ses propres poncifs. Elles représentent d'ordinaire le résumé populaire, les résidus, ELLUL dit les « *excréments* », de pensées plus élaborées concoctées par les intellectuels dominants du temps. C'est en quelque sorte la *doxa* à laquelle tous se rallient, et qu'il est malvenu de même seulement questionner. Le propre du lieu commun, c'est d'être habité par tous, mais d'en chasser l'humaine complexité. Sa fonction : donner bonne conscience à ceux qui les répètent.

Hurler avec les loups, dont la réintroduction est à la pointe du progrès, donne toujours un sentiment de puissance apprécié.

Les idées reçues de la fin du XIX^e, début XX^e étaient bourgeoises, celles des années 60, sont toutes marquées par le fait qu'elles sont « de gauche », comme sans doute celles d'aujourd'hui sont inspirées par un droitdelhomisme confortable qui lit le monde à la lumière de ses bonnes intentions. On pourrait en trouver une mise à jour pour nos années 2000 chez Philippe MURAY.

Si, dans ces divers ouvrages qui s'attaquent aux idées toutes faites de leur époque, coule une veine satirique et ouvertement critique, les textes de Jacques ELLUL sont davantage emprunts d'un souci éthique. D'une certaine manière, ils déconstruisent ces idées qui prétendent déconstruire l'ancien monde, et ils montrent à quel point elles ne font qu'en prendre la suite, sans nécessairement les enrichir pour autant. Si, dans les proverbes d'autrefois sédimentait la sagesse accumulée par l'expérience, comme dans les morales des fables de La Fontaine², ici, il ne s'agit que d'idées à la mode. Qui passeront donc. Non seulement elles ne condensent aucune sagesse apprises de la vie même, mais elles imposeraient plutôt, d'en haut, un politiquement correct rapidement totalitaire.

Parler d'exégèse est quelque peu paradoxal puisque d'ordinaire celle-ci ne s'applique qu'à des textes obscurs, difficiles à saisir, et qui méritent quelques explications. Ici, c'est justement ce qui apparaît comme évident, simple, non discutable qui est soumis à l'œil acéré de celui qui les recontextualise, en révèle les origines, la naissance, et en souligne les contradictions. Le problème d'ailleurs n'est pas dans l'existence de ces contradictions, mais dans la négation de leur présence, dans cet éternel recommencement de la séparation, qui se veut radicale, entre bonnes et mauvaises pensées. Ces exégèses font l'éloge d'une certaine façon, non de la mauvaise conscience, mais d'une conscience suffisamment consciente de ses divisions pour devenir ouverte aux autres, aux différences, au doute, à la compassion et à l'humilité.

¹ ELLUL J. *Exégèse des nouveaux lieux communs*. La petite vermillon, La Table Ronde, Paris, 1966.

² Dont il ne faudrait pas oublier qu'il fut aussi l'auteur de contes libertins qui furent interdits et censurés dès leur parution...